Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 35 (1947)
Heft: 145

Artikel: Le chrétien devant la mort : certitudes et problèmes
Autor: Lemaître, Auguste
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380489

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CHRÉTIEN DEVANT LA MORT

CERTITUDES ET PROBLÈMES

Lorsque, à la fin du XVIIIe siècle, une pensée indépendante et rationnelle, insurgée contre l'autorité des dogmatiques ecclésiastiques, prétendit élaborer une religion naturelle, capable de proposer aux esprits éclairés quelques affirmations simples et essentielles, elle inscrivit au nombre de ces vérités nécessaires, à côté de l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme.

« Quand je n'aurais d'autre preuve, déclare le vicaire savoyard de J.-J. Rousseau, de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre, je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie ; tout rentre dans l'ordre à la mort. Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps ; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. »

Après avoir démoli les arguments classiques de la théologie de l'Ecole, la philosophie critique de Kant retrouve, à titre de postulats de la raison pratique, les trois grands dogmes de la religion naturelle : la liberté morale, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, celle-ci étant nécessaire pour que puisse être affirmée la réalisation future du Souverain Bien, qui implique une correspondance entre la vertu du sujet moral et sa félicité.

Toute une partie de notre peuple vit encore instinctivement attachée à cette religion naturelle, d'inspiration morale.

Beaucoup d'hommes, et il s'en trouve aussi parmi ceux qui n'ont plus ni aucun contact régulier avec nos églises ni aucune piété

personnelle, gardent en face de l'énigme suprême de la mort la prudence de ne pas conclure, de ne pas fermer la porte à toute espérance. Cette attitude est favorisée par le désir secret du cœur se refusant à vouer au néant des êtres qui avaient pu être les premiers agents de sa vie et de son bonheur.

Croire que la personne humaine peut connaître au delà du tombeau, et en gardant la conscience de soi, une forme supérieure d'existence qui la rapproche des sources de la vie spirituelle et de Dieu même, telle est la magnifique perspective ouverte par le message chrétien. Parmi ceux-là même qui sont devenus inattentifs à d'autres aspects importants de l'Evangile, beaucoup s'appliquent à en retenir cette pensée consolante, à prêter encore l'oreille au chant de victoire qui se dégage de l'Ecriture sainte pour défier le silence de la mort.

Mais, reconnaissons-le, un nombre croissant de nos contemporains ont donné congé à l'ancien rêve de l'immortalité de l'âme. Les uns s'y résignent avec mélancolie. Ils sont convaincus que ce rêve provenait de notions liées à une science ou à une philosophie dépassées. D'autres semblent n'éprouver aucun trouble devant le retour au néant. L'acceptation facile de la mort — fin inéluctable de tout organisme vivant — fait partie, à leurs yeux, d'une sagesse vraiment humaine, libérée des superstitions ancestrales. A vrai dire, une étude précise des rapports d'interdépendance du corps et de l'âme, du cerveau et de la pensée a ébranlé l'antique image d'une âme-substance, indépendante de toute attache avec la matière, d'une âme captive du corps, qui y réside comme l'oiseau dans sa cage, attendant l'heure de sa libération. La plupart des savants et des penseurs d'aujourd'hui se gardent de conclure à un matérialisme qui affichait, comme on le vit à la fin du XIXe siècle, la prodigieuse prétention d'avoir résolu toutes les énigmes de l'univers. Mais la philosophie contemporaine est très hésitante en face de la question de l'immortalité de l'âme. L'importance qu'elle accorde aux plus hautes valeurs de l'esprit nourrit chez beaucoup de ses représentants une foi dans l'évolution générale de cet esprit, dans ses victoires futures au sein de la collectivité humaine, bien plus que l'espoir de voir nos personnes, finies et limitées, poursuivre leur histoire au delà de leur éphémère carrière ici-bas.

Un jeune pasteur exerçant son ministère en Suisse alémanique

écrivait récemment : « Lors d'un service funèbre, le pasteur doit, comme ceux qui l'écoutent, prendre, lui aussi, la mort au grand sérieux, sans en vouloir atténuer la portée par des discours sur la survivance dans l'Au-delà. Continuerons-nous vraiment à exister après notre mort ? Très probablement pas. Qu'il nous suffise donc d'affirmer notre foi inébranlable en la perpétuité de la vie universelle ! » (1)

En présence d'une attitude si nettement négative, les théologiens biblicistes ont la partie belle. A ceux qui, en face de la mort, se retranchent dans un silence total, ils opposent les précisions d'une doctrine révélée, et nous invitent à souscrire sans réserve à l'enseignement paulinien sur la résurrection des morts.

Le professeur Philippe Menoud (2) a récemment commenté cette doctrine apostolique ; il ne se borne pas à donner une savante exégèse des textes, il cherche à nous persuader que nous avons là une solution vraie que nous devons faire nôtre, sans nous laisser arrêter par ses difficultés. Les chrétiens rejettent la doctrine de l'immortalité de l'âme (3), héritage et de la religion primitive et de la philosophie grecque. La mort est pour l'individu la fin absolue. Mais notre foi nous permet, pense M. Menoud, de croire qu'au dernier jour, marqué par le retour du Christ, Dieu rendra la vie aux fidèles, les restituera dans l'intégrité de leur personne, avec leur âme et un corps glorifié. Ce miracle de notre résurrection, préfiguré et garanti par la résurrection de Jésus-Christ, n'est objet d'attente et de ferme espérance que pour ceux-là seuls qui ont passé par une conversion chrétienne caractérisée, voisine de cette crise bouleversante et totale qu'a traversée l'apôtre Paul, et qu'il évoque en se déclarant « mort et ressuscité avec Christ ». Cette doctrine semble réserver à un petit nombre d'élus, au bénéfice d'expériences intimes très définies, l'accession à un nouveau stade d'existence dans la gloire.

L'esprit généreux de M. Menoud, et sa profonde intelligence du message et de l'esprit de Jésus lui permettent d'ailleurs d'échapper aux conséquences logiques de l'eschatologie paulinienne et de parler des ressources infinies de l'amour divin (4).

(1) H. Prochaska, *Schweizerische Theologische Umschau.* Berne, déc. 1944.

(2) Philippe Menoud, *Le sort des trépassés d'après le Nouveau Testament.* Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

(3) *Ouvr. cité*, p. 9.

(4) *Ouvr. cité*, p. 48 s.

Toutefois, c'est bien en affirmant la résurrection des corps, que nous maintenons, pense M. Menoud, le caractère personnel de l'espérance chrétienne, et que nous donnons au croyant une réponse qui, sans dissiper toute obscurité, lui procure la satisfaction de posséder une connaissance révélée et définitive des derniers mystères.

Il nous est difficile de rejoindre l'une ou l'autre des deux positions que nous venons de définir. Ni l'une ni l'autre ne met en relief les données plus originales de l'Evangile. Appliquons-nous donc à dégager tout d'abord ce qu'est, quant à la mort, la certitude du croyant, pour envisager ensuite quelques-uns des problèmes qui s'imposent à la pensée chrétienne.

*
* *

Au chrétien, comme à tout homme, la présence de la mort commande un silence respectueux, aveu implicite d'une ignorance radicale devant le mystère absolu.

La théologie moderne a cherché à se constituer en une théologie de l'expérience, appuyée sur des faits : les états de la conscience religieuse, les phénomènes de la vie chrétienne. Une telle méthode devait aboutir à cette conclusion : la destinée de l'homme après la mort échappe à l'expérience, et ne peut donc être l'objet d'aucun dogme rigoureux. Les fins dernières nous dépassent, tout comme les origines. C'est souvent en un appendice à leur exposé systématique que tels théologiens ont exprimé, par quelques images symboliques empruntées à la Bible, la nécessité inhérente à la foi de s'épanouir en une espérance d'éternité. Ces théologiens, prudents et réservés, ne se sont pas toujours défendus d'un certain malaise à devoir constater la place centrale faite, dans le Nouveau Testament, à l'espérance des premiers chrétiens

Quelle sera notre attitude ? Le spiritisme, l'occultisme, la métapsychique cherchent à démontrer que la vie de l'au-delà s'offre à une expérience directe. Jusqu'ici les prétendues communications avec les esprits des trépassés ne semblent pas permettre une affirmation scientifique. Mais de quel droit rejeter *a priori* une extension possible de notre savoir dans cette direction ? Des échanges singuliers d'âme à âme (télépathie) nous inclineraient à admettre que puisse venir le jour où la persistance de l'âme à travers la mort se présenterait comme une incontestable vérité. Quoi qu'il en soit, — il serait peu philosophique d'écarter cette perspective — une certitude ainsi acquise

serait loin de se substituer à la conviction chrétienne de la vie éternelle. La survivance, peut-être provisoire, d'une âme ne nous apprendrait encore rien de sa participation au monde divin et définitif dont nous parle le langage chrétien.

L'expérience personnelle de la mort ? Nous ne la ferons qu'à travers l'ultime révélation qui signifiera ou l'abolition ou la transformation de notre conscience actuelle. Cette expérience unique se refuse à être ordonnée en une même série avec d'autres qui lui pourraient être comparées. Elle se refuse strictement à toute coordination. Etant sans commune mesure avec la totalité de ce qui constitue nos expériences vécues, elle se dérobe aux recherches de notre science. Tout au plus retiendrons-nous une indication récemment mise en valeur par Landsberg (1). L'expérience du deuil, quand il s'agit d'un être proche et vivement aimé, n'est-elle pas pour nous, qui nous voyons arracher une part de notre être le plus intime, une expérience anticipée de notre propre mort ? Ce déchirement auquel succède, dans le cas des plus authentiques communions spirituelles, l'affirmation d'une présence dans l'absence (et cela indépendamment de toute formule dogmatique) nous fournit peut-être un pressentiment de la transposition spiritualisante de l'être que peut opérer la suppression de sa manifestation sensible. La participation réelle que peut inclure l'amour ou l'amitié nous autoriserait à parler d'une expérience de la mort, faite de notre vivant à travers les deuils qui seraient déjà éléments de notre propre mort, et tout aussi bien éléments de notre espérance de par la certitude imposée d'une présence invisible, mais éminemment réelle. Cette observation nous conduit à une réflexion d'une portée plus générale.

Aujourd'hui encore, comme aux stades primitifs de l'humanité, notre vie intérieure plonge ses racines dans le mystère. C'est en vain que l'on voudrait nous persuader qu'en rejetant le néant de la mort, nous nous attardons dans la région d'une mentalité naïve et animiste. De nombreux philosophes d'hier et d'aujourd'hui nous répètent : le désir d'immortalité n'est qu'une expression exaspérée de l'égoïsme d'un moi qui se refuse à abdiquer, et s'attribue, dans un ridicule orgueil, une importance démesurée. Il n'y a là qu'un prolongement du vouloir-vivre instinctif, qu'un désir humain s'octroyant

(1) P. L. Landsberg, *Essai sur l'Expérience de la mort*. Paris, Desclée de Brouwer, 1938.

à lui-même la faculté de créer son propre objet, pour se rassasier ensuite, comme d'une réalité, d'une fiction qui n'est que la projection de son rêve.

Les faits, loyalement interrogés, sont loin de donner raison à une telle interprétation. Jusque dans les religions anciennes la foi en la survivance de l'âme naît moins d'un désir passionné ou d'une révolte en présence de la condition humaine que de réflexions inspirées par des phénomènes étranges, comme le sommeil et le rêve, propres à suggérer l'indépendance de l'âme à l'égard du corps. En Orient, la dure nécessité de naître et de renaître éternellement, proclamée par les doctrines de réincarnation, a paru à certains penseurs ouvrir une perspective redoutable. Le Bouddhisme primitif n'entend-il pas sauver l'âme en lui procurant un moyen d'échapper au cycle de ces existences répétées ? Chez les anciens Grecs, la vie des trépassés est censée se dérouler dans l'ombre ou la pénombre bien plus que dans une radieuse lumière. L'au-delà est souvent sujet d'anxiété et d'effroi plus que d'attente joyeuse, et cela aussi chez des chrétiens. L'au-delà ? C'est la sévère nécessité d'être appelé à comparaître devant Dieu. C'est aussi, et déjà, indépendamment de ce facteur religieux et moral, la dure nécessité de devoir recommencer à vivre :

« Oh ! penser éternellement ! Je suis épouvanté d'être homme » (Sully-Prudhomme).

En abandonnant si facilement toute espérance d'immortalité, notre humanité contemporaine ne donne-t-elle pas à entendre que la lassitude de la vie favorise bien plus le désir d'un sommeil définitif que quelque désir passionné de continuer, fût-ce dans des conditions plus favorables, le dur labeur de vivre ? Ce dur labeur, les vaillants seuls se réjouissent, d'une joie austère, de le poursuivre.

« Je crois en moi, écrivait Ch. Renouvier, nonagénaire. Après le sommeil, qu'importe qu'il soit court ou de longue durée — il n'y a pas de durée pour le sommeil de la mort — le réveil de nouveau ouvrira les paupières ; de nouveau il faudra se lever, tracer son sillon, laborieusement, courageusement. » (1)

La foi dans l'au-delà n'est pas exclusivement fille du désir. Elle apparaît à la faveur d'expériences psychiques définies. C'est en vertu du caractère particulier d'expériences spirituelles, morales et

(1) Ch. Renouvier, *Les derniers entretiens*. Paris, A. Colin, 1904.

religieuses, que l'homme a nié la mort. Si donc la survivance ne s'offre pas à notre expérience directe, c'est pourtant bien à partir de phénomènes de notre vie présente que nous nous élevons à son affirmation. Ces expériences, dont la portée nous paraît décisive, devraient être hiérarchisées. Mais nous nous tournons d'emblée vers celles qui représentent pour nous la valeur suprême : les expériences religieuses.

* * *

Y a-t-il dans la Bible, envisagée comme document des plus hautes expériences spirituelles de notre race, une doctrine de l'espérance ? Non. Il s'en trouve plusieurs, et cela même à l'intérieur du seul Nouveau Testament ; bien plus, à l'intérieur de nos Evangiles, et jusque dans l'enseignement même de Jésus ; à l'intérieur aussi des Epîtres de saint Paul, dont la pensée a incontestablement évolué, quant à la forme de son attente. Voilà qui peut nous décourager, ou plutôt nous faire reconnaître ici les droits de l'imagination poétique à composer librement les paysages de l'invérifiable espérance.

Mais si notre but premier est de souligner le sens, la vérité, le sérieux d'une affirmation, plus que d'examiner les termes dans lesquels elle s'exprime, précisons notre point de départ. Le sommet de la révélation divine est dans l'Evangile, qui donne une place centrale à la vie dans l'au-delà : vie dans le Royaume de Dieu (Synoptiques), vie éternelle (quatrième Evangile). En quoi cette prédication de Jésus est-elle originale ? Elle ne l'est en tout cas pas par l'emploi de notions courantes dans son milieu, telles que : la résurrection des justes, la venue prochaine et miraculeuse du Royaume de Dieu. Elle l'est bien plutôt par l'insistance avec laquelle Jésus dit et répète : la participation de l'homme à la félicité du Royaume de Dieu est le but auquel tous les autres doivent être subordonnés. Il vaut la peine d'abandonner la quête de tout autre bien, de tout avantage terrestre pour s'assurer ce trésor-là ; il vaut la peine de perdre sa vie dans ce monde pour la retrouver en Dieu.

Jésus souligne aussi le caractère surnaturel, souvent méconnu, de ce nouveau mode d'existence qui rapprochera la créature humaine de l'ange, et l'affranchira des conditions et des servitudes de l'existence sensible.

Quant au fondement sûr et suffisant de l'espérance, il est, pour l'Evangile, dans l'amour du Dieu Père pour qui tous sont vivants.

Dieu aime son enfant d'une affection active et créatrice ; il est incapable d'abandonner au néant celui qui dans la prière et la foi est entré avec lui en relation personnelle. C'est donc au nom d'une donnée actuelle : la participation de son âme à la vie divine que le fidèle se sait déjà incorporé au Royaume de Dieu.

Enfin Jésus accorde une valeur positive à notre éducation terrestre. Il écarte ainsi et l'ascétisme qui maudit la prison du corps, et le pessimisme désabusé qui perd de vue les tâches concrètes de la vocation humaine. C'est au contraire dans l'exercice fidèle de ses devoirs immédiats, même les plus humbles, dans l'obéissance au commandement de l'amour, dans la pratique de la justice, de la miséricorde, du dévouement, que l'homme confère à sa vie un sens définitif et divin, trouvant dans sa foi le secret de cette fidélité, gage de la vie éternelle.

Vie surnaturelle, vie personnelle, vie moralement qualifiée. Aucun de ces trois adjectifs ne doit être supprimé.

Vie surnaturelle, car il y a là une communication à travers le temps, l'histoire d'un Esprit qui travaille à élever l'homme au-dessus de la nature, l'action d'une énergie divine dont la source est transcendante au monde de notre expérience.

Vie personnelle. Tout le vocabulaire évangélique du Dieu Père, de la prière et de la foi, refuse de s'accorder à une pensée qui ne prévoit au delà de la mort qu'un retour de l'âme à l'océan anonyme des forces universelles, ou qu'une absorption en Dieu de nos consciences abolies. La vie éternelle, dont le quatrième Evangile nous parle en un langage sublime, est une vie dans une communion de plus en plus étroite avec le Dieu d'amour. Qui dit communion ne dit pas fusion, mais bien distinction des deux termes d'une relation.

Vie moralement qualifiée. Elle n'est donc liée à aucune condition magique ou rituelle, extérieure à la volonté profonde de l'homme. Seules les dispositions intimes du cœur, telles que les définissent les béatitudes, ouvrent à l'homme les portes du bonheur divin.

La pensée de Jésus fonde et éclaire notre certitude. Jésus a entretenu avec le Père un rapport d'une nature telle et d'une telle intimité qu'il ne peut douter un instant de la permanence du lien qui l'unit à son Dieu. C'est là ce qui lui permet d'attendre, au delà de sa mort prématurée et de son apparente défaite, son élévation, sa promotion à une forme supérieure d'action. Or cette vie qui fut

sienne, définie par son amour et sa piété, Jésus la déclare accessible à qui se soumet à son inspiration. Il appelle les siens à la connaître. Le témoignage des âmes ferventes, illustres ou obscures, donne raison à la prétention généreuse qui fut celle du Sauveur, d'ouvrir aux siens le chemin de la vie éternelle, la porte d'espérance que nul ne pourra plus refermer.

Certitude suffisante pour nous ? Oui, mais dans le cas seulement où nous participons en quelque mesure à cette vie qui s'est affirmée dans l'âme du Christ. L'homme chez qui la profession de la foi chrétienne n'a opéré aucune transformation des motifs de sa pensée et de son action demeure en dehors du pays de l'espérance religieuse. Celui-là seul voit l'éternité au-dessus et au delà de soi qui a fait entrer quelque chose d'éternel en sa vie. C'est une vérité qu'ont exprimée ceux des philosophes idéalistes qui ont insisté sur l'actualité de l'éternel.

« La félicité, écrivait Fichte, attend aussi dans l'au-delà de la tombe celui pour qui elle a commencé ici-bas ; mais ce n'est pas le fait de vous faire ensevelir qui vous transporte dans la félicité. » (1) « La religion élève l'homme qu'elle a saisi au-dessus du temps comme tel, et de tout ce qui passe, en le mettant immédiatement en possession de l'éternité. Cet homme laisse bien loin derrière lui les craintes de disparaître dans la mort, et les efforts pour trouver à l'immortalité de l'âme quelques preuves artificielles... La connaissance de la vraie religion a toujours été peu répandue parmi les hommes, elle est étrangère en particulier aux systèmes qui ont la faveur du jour ; s'il en faut donner la preuve décisive, trouvons-la dans le fait que les hommes attendent l'éternelle félicité au delà de la tombe, sans pressentir que tout homme, pourvu qu'il le veuille, peut atteindre sur le champ cette félicité. » (2)

L'espérance religieuse fleurit à l'intérieur de la vie personnelle non pas comme une expression de la lassitude de notre condition actuelle, mais alimentée bien plutôt par le caractère « excessif », surabondant d'expériences qui nous font participer à une réalité dont l'existence présente est incapable d'épuiser les ressources et de voir s'accomplir toutes les promesses.

*
* *

(1) FICHTE, *Anweisung zum seligen Leben.* 1806 (*Sämtliche Werke*, V, p. 409).
(2) FICHTE, *Die Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters.* 1806 (*Sämtliche Werke*, VII, p. 235).

Si l'exemple et la parole de Jésus suffisent à établir notre certitude, il convient de nous arrêter un instant sur l'encadrement historique de cette révélation centrale : l'Ancien Testament et les écrits des Apôtres.

Durant des siècles, la religion d'Israël n'a accordé aucune signification positive aux perspectives de l'au-delà. Particularité singulière. Se méfiant de toutes les croyances superstitieuses liées aux représentations de la vie d'outre-tombe, les Israélites se réclament d'un Dieu qui exerce sa justice sur cette terre. L'Eternel promet au fidèle les bénédictions matérielles aussi, la longévité, l'abondance, une nombreuse postérité, comme il manifeste par des punitions sensibles sa sévérité à l'égard des impies et des ennemis de son peuple. C'est sous des influences étrangères (celle de la Perse en particulier) que le judaïsme postérieur développera une doctrine de la résurrection.

Nous ne pouvons, néanmoins, sans faire violence aux textes, méconnaître l'élan d'une espérance positive dans bien des accents du Psautier. Et, ce qui est plus important, nous voyons naître en Israël une revendication d'immortalité d'un caractère spécifiquement religieux. Rien ici de l'attitude du philosophe affirmant l'éternité des âmes. Mais écoutez le cri de Job qui, tombé dans un abîme de souffrances, se refuse à admettre que sa juste cause ne doive finalement trouver en Dieu un défenseur. Meurtrie, sa personne morale se révolte contre l'iniquité du destin et s'affirme avec une splendide assurance ; son âme religieuse veut trouver la présence d'un Dieu qui soit son ami ; à l'approche de la mort, elle se redresse pour proclamer : « Mon vengeur est vivant ; je le sais. Alors même que ma peau tombe en lambeaux, même sans ma chair, je verrai Dieu, je le verrai moi-même de mes propres yeux. Ce n'est pas un autre qui le verra ; c'est moi ! Un cœur en ma poitrine brûle dans l'attente. » (Job XIX, 25-26.)

Nous lisons dans le second Esaïe cet appel : « Levez les yeux vers le ciel, et regardez en bas sur la terre. Ces cieux s'évanouiront comme une fumée ; la terre tombera en lambeaux comme un vêtement usé, et ses habitants périront comme des mouches. Mais mon salut durera éternellement, et mon salut n'aura pas de fin. » (Esaïe LI, 6.)

Dans une perspective majestueuse aux prolongements infinis, la transcendance du monde divin nous apparaît ici. Son affirmation

frappe de caducité non seulement les vivants d'un jour que la mort aura bientôt dévorés, mais l'ensemble de l'univers sensible. Jésus fait écho au message du prophète, quand il déclare : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » (Mat. XXIV, 35.)

Telles sont les racines originales de l'espérance biblique, alimentée par l'expérience intérieure de la conscience religieuse.

Allons-nous, pour retenir la valeur de la pensée de l'apôtre Paul, enfermer notre esprit dans les cadres de l'eschatologie développée dans I Cor. XV ? L'histoire touche à sa conclusion ; le Christ va revenir, visible et triomphant, et donner le signal du dernier acte du drame. Les corps sortiront des sépulcres, et ceux qui vivent traverseront une métamorphose qui fera d'eux aussi les membres du Royaume éternel établi ici-bas.

Est-ce vraiment dans de telles doctrines (pour ne pas parler d'autres éléments, plus étranges encore, des tableaux de l'Apocalypse) que nous allons trouver le sens profond du message qui devait faire passer le souffle du printemps sur l'humanité découragée ?

Non, le nerf de la conviction apostolique est ailleurs, dans l'hymne triomphal de l'Epître aux Romains : « Rien ne nous séparera de l'amour de Dieu, ni la mort, ni la vie » (Rom. VIII, 38), dans le « Christ est ma vie et la mort m'est un gain » de l'Epître aux Philippiens (I, 21), commenté par la confession d'un homme partagé entre deux désirs, celui de prolonger son action sur la terre, pour y propager la flamme allumée en lui par l'amour du Sauveur, et celui de s'en aller vers un monde apaisé et plus glorieux où il sera tout proche du Christ.

Nous atteignons la cime d'où nous dominons les solutions opposées du problème de notre destinée. La foi donne congé au pessimisme radical pour qui cette vie n'est qu'un jeu stérile ou absurde, et la mort l'accession au néant. La foi donne congé à la réponse de l'ascète, prêt à maudire les servitudes de la condition terrestre pour aspirer à l'au-delà, ne vivant la vie présente que dans l'attente impatiente du départ, du retour dans la patrie. La foi donne congé à l'aveuglement volontaire de celui qui refuse de penser à la réalité de la mort, pour s'abandonner au divertissement dont parle Pascal, à la poursuite de l'immédiatement utile, à la recherche de jouissances éphémères, grossières ou raffinées. En Christ, la vie est affirmée dans sa pleine valeur, vie présente et vie future, vie ici-bas et vie dans l'ailleurs divin.

En dépit de la diversité des expressions, Paul et Jean se rejoignent. Le premier met l'accent sur le réalisme personnel (résurrection des corps) et sur la gloire future : « mourir et ressusciter ». Le second souligne l'accession qui nous est offerte dès ici-bas à la vie éternelle, assurée à ceux qui sont nés d'En-haut, de la nouvelle naissance de l'Esprit. Pour tous deux, c'est une expérience de plénitude, c'est la rencontre avec le Dieu vivant, qui font d'eux des chantres de l'espérance, des vainqueurs de la mort.

*
* *

L'espérance de l'Evangile a pour objet un accomplissement transcendant de notre vocation personnelle. Nous devons bien prêter l'oreille aux objections que la philosophie dresse contre la valeur intellectuelle de la doctrine chrétienne. Mais est-il permis de la rejeter sans renoncer à trouver un sens à la vocation de l'homme et à celle de l'humanité ?

« Admettre la mort absolue, écrivait Théodore Flournoy, la disparition de notre esprit dans le grand tout, dans la substance universelle, ou mieux dans le réservoir psychique total, c'est sentir s'évanouir avec la valeur perdurable de nos êtres individuels toutes les autres valeurs dont ils sont les pivots nécessaires. » (1) Pourrons-nous nous attacher à des théories qui voient le sens de l'histoire dans un progrès de l'humanité que ne couronnerait aucune conclusion qui dépassât l'histoire ? Devons-nous consentir à ne retenir de l'idée d'immortalité que celle d'une survivance de la pensée et dans le souvenir et dans sa contribution au trésor collectif de la race ?

Mais quel est donc le sens d'un royaume de Dieu exclusivement historique, réalisé par l'état de félicité d'une dernière génération humaine, mise au bénéfice des conquêtes des générations antérieures, englouties par la mort ? Et ce qu'a de meilleur, et de plus essentiellement spirituel une personne vivante s'épuise-t-il dans l'œuvre par laquelle elle essaie de s'exprimer en un effort qui connaît parfois le succès et si souvent l'échec ?

« Si un être pouvait dire : moi ! sans doute il serait éternel, mais l'homme ne peut dire : moi, il ne peut dire que : nous. Son individualité n'est que le fugitif point de croisement de forces impersonnelles. »

(1) Th. Flournoy, *Esprits et médiums*. Genève 1911.

Ainsi s'exprimait le noble penseur Guyau (1). A cette pensée, inspirée par une conception sociologique de l'homme, fait écho, tout en s'opposant à elle, la déclaration du philosophe chrétien Charles Secrétan. « Si l'individu n'est pas impérissable, son individualité n'est proprement rien de réel ; il n'est rien par lui-même, il n'est qu'un accident, une forme de la vie universelle, une vague de la mer. En prouvant la réalité de l'individu, on prouve donc à tout esprit sérieux son immortalité. » (2)

Nous voici placés devant les options décisives. Le psychisme humain est-il un psychisme animal évolué, ou bien reconnaissons-nous, en lui, les marques de son appartenance à une autre réalité que celle de la nature ? L'homme n'est-il pas situé à la frontière de deux mondes : celui de l'univers sensible d'où il émerge et auquel il peut consentir à demeurer asservi, celui de la conscience, et de l'Esprit qui fait valoir ses droits sur lui, monde d'une spiritualité libérée et dont nous sommes les candidats ?

Soutenus par la grâce d'un Dieu qui est le principe de cette existence supérieure, nous pouvons nous dégager de la vie instinctive, en répudiant par là-même notre moi égoïste et borné. Mais répondre à l'appel de la justice et de l'amour, à la sollicitation de Dieu, ce n'est pas abdiquer notre vraie personnalité ; c'est au contraire la constituer dans la liberté, c'est faire d'elle un foyer autonome de pensée, d'action et d'amour.

Ou la destinée humaine n'a pas de sens, ou son sens réside dans les manifestations supérieures de l'Esprit (3). Et parmi ces manifestations nous avons le droit de retenir les phénomènes de la vie religieuse, telle qu'elle est définie et alimentée par l'Evangile de Jésus. A sa lumière, la vie personnelle nous apparaît voulue du Créateur dans sa multiplicité même. Le but de Dieu y est indiqué par les images d'une cité, d'une famille, d'une maison du Père, c'est-à-dire toujours d'une société d'êtres arrivés à s'épanouir spirituellement.

(1) J.-M. Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.* Paris, Alcan, 1885. Dans un ouvrage postérieur : *L'irréligion de l'avenir* (1887), Guyau présente des vues originales sur ce que pourrait être, sur le terrain de son naturalisme moniste, l'idée d'une continuation possible des liens de l'amour et de l'association des consciences au delà de la mort.

(2) Ch. Secrétan, *Philosophie de la Liberté* (1849), t. II, p. 244.

(3) Rappelons ici l'œuvre philosophique de Lecomte du Nouy, et l'ouvrage tout récent de Pierre Lamy, *Le problème de la Destinée humaine.* Presses universitaires de France, 1947. « Croire à l'immortalité, écrit-il, ce n'est rien d'autre qu'achever de donner à la vie toute son intelligibilité. »

C'est à la constitution de cette société qu'aboutit l'histoire voulue de Dieu. Au jour où, sur la base de l'individualité naturelle, naît et s'affirme une personne capable d'offrir un berceau et un foyer à l'esprit de Dieu, quelque chose d'éternel apparaît, un être dont la réalité et la valeur ne seront pas abolis par la mort.

Telle est la certitude du chrétien.

* * *

Ce serait sortir du cadre de cette étude que de dire ici les raisons pour lesquelles nous ne voyons pas entre la doctrine grecque de l'immortalité de l'âme et la doctrine chrétienne une opposition absolue. M. Louis Rougier (1) déclare impossible de concevoir deux sensibilités, deux optiques du monde et de la vie plus antithétiques que celles de l'hellénisme et du christianisme. Mais alors comment expliquera-t-il, lui, philosophe rationaliste, le fait que les deux optiques, grecque et chrétienne, ont, dès le début, cherché à se rejoindre, et se sont prêtées au cours des siècles à toute une série d'efforts de synthèse ?

Sur un point capital en tout cas, la pensée chrétienne rejoint, tout en la transposant, une intuition platonicienne : le semblable connaît le semblable. Les conséquences de ce principe sur le sujet qui nous intéresse ont été présentées dans trois perspectives différentes : celles de la théorie de la connaissance, de la réflexion morale, de la piété chrétienne.

Selon Platon, l'immortalité de l'âme est impliquée dans la capacité de la raison à saisir une vérité éternelle ; la faculté de connaître l'immuable postule en l'âme un élément permanent, une participation à l'éternité, au monde des idées (au Logos divin dira plus tard, en un autre langage, le christianisme platonisant).

Aux yeux de Kant, saisie dans ses caractères les plus décisifs, la vie morale implique une obligation et une exigence de perfection, qui isolent la conscience morale du monde de la nature : L'expérience du devoir et de la liberté nous ouvre une porte sur l'absolu, sur un ordre éternel. La réflexion sur l'action morale nous amène à postuler l'immortalité et l'existence de Dieu, garant du souverain bien.

(1) L. Rougier : *Celse*. Paris. Ed. du Siècle. 1925. p. XXXII.

Pour la piété chrétienne, la révélation met l'âme en rapport avec un absolu d'amour, de grâce active et inspirante, qui la fait dès ici-bas participer au monde éternel. Par la foi, le croyant connaît une relation avec Dieu, qui l'élève au-dessus de la vie naturelle et l'enracine dans l'éternel. L'affirmation de la survivance s'appuie sur la qualité unique de la vie nouvelle avec le Christ.

La présence d'un contenu nouveau de vie spirituelle fournit la base de l'espérance chrétienne. Dans l'âme qui répond à l'appel du Christ, et se soumet à l'inspiration de l'amour et du sacrifice qui lui donne la victoire sur l'égoïsme instinctif, c'est une valeur suprême qui s'affirme. L'homme en qui vit l'Esprit du Christ s'ouvre à la présence active d'une réalité divine, qui est grâce, générosité débordante et pure, don perpétuellement créateur. Le semblable est connu par le semblable. Plus l'âme s'ouvre à l'appel de la vie supérieure et parvient à manifester en elle quelque chose de la valeur absolue, révélée en Christ, plus elle se sent élevée au-dessus du devenir et disposée à ne plus reconnaître, dans ce monde immédiat du sensible, qu'un aspect de la réalité totale et définitive.

Le néoplatonisme a donné une expression classique à l'idée religieuse platonicienne. Il use avec Plotin du langage d'un mysticisme sans doute plus esthétique que moral, mais d'une admirable plénitude.

« Il faut que l'œil se rende pareil et semblable à l'objet vu pour s'appliquer à le contempler. Jamais un œil ne verrait le soleil sans être devenu semblable au soleil, ni une âme ne verrait le beau sans être belle. Que tout être devienne donc d'abord divin et beau, s'il veut contempler Dieu et le Beau. » (*Ennéades*, I. 6. Trad. Bréhier.)

La sanctification du chrétien signifie autre chose encore que la purification platonicienne. Et cela non seulement parce que le chrétien met l'accent sur l'effort de la volonté, mais aussi parce qu'il souligne le primat de l'élément religieux, de l'action du Dieu vivant. Le chrétien ne conçoit pas un mouvement de libération intérieure qui ne soit déjà, en lui, le fait de la grâce, qu'il en ait ou non clairement conscience. Nous ne saurions devenir en quelque sorte divins, si nous n'éprouvions en nous l'action positive d'un Dieu d'amour, qui n'attend pas, pour nous visiter, que nous nous soyons rendus dignes de cette visite par les mérites de notre ascèse personnelle. Cette grâce initiale prévenante signifie l'irruption du Dieu éternel dans le temps, dans l'histoire du monde, et dans notre propre histoire. C'est

le fondement du réalisme chrétien, en face de l'idéalisme grec. S'il est en l'homme quelque chose d'assez semblable à Dieu qui lui permette de s'ouvrir à Lui, c'est déjà là une grâce liée à l'action du Dieu créateur source de l'être, et du Dieu de la révélation qui a donné au monde le Christ.

Mais cette pensée capitale de la grâce active, prévenante et souveraine, n'interdit pas tout rapprochement entre la troisième preuve du Phédon et la doctrine johannique de la vie éternelle.

*
* *

Sommes-nous autorisés à dépasser l'affirmation sobre et nue de l'éternité qui nous appelle, pour définir quelques aspects de la vie future, pour parler de sa forme, et de son contenu, pour retrouver un sens à des représentations dont on a souvent souligné l'origine mythique ?

Les philosophes qui mettent l'accent sur l'immanence de Dieu, sur le caractère tout intérieur de la religion de l'Esprit, ne cessent de nous dire ce qu'ont d'irrecevable pour une raison avertie les doctrines traditionnelles sur l'au-delà, celles de l'eschatologie collective (la fin des temps et l'accomplissement de l'histoire) comme celles de la survivance personnelle. Nous admettons pleinement le caractère approximatif et symbolique d'affirmations qui portent sur ce qui demeure l'invérifié et l'invérifiable. Nous sommes prêt aussi à ne retenir des éléments traditionnels du message chrétien que ceux-là seuls qui nous paraissent le plus chargés de signification spirituelle. Mais en face du total agnosticisme, tel que le représente chez nous M. Henri Miéville (1), il y a lieu de définir avec soin notre position, et de dire au moins en quoi nous nous refusons à le suivre jusqu'au bout.

Pour M. Miéville, la religion, et la religion du Christ notamment, nous invite à nous dépouiller de tout égoïsme, ce qui conduit à l'abandon de tout rêve de survivance personnelle. Nous désignons par le mot de Dieu non point un être séparé, de structure personnelle, mais une réalité spirituelle totale en qui nous reconnaissons la source de cet élan qui nous pousse à nous dépasser nous-mêmes, à répondre aux inspirations du dévouement et de l'amour. C'est au nom même

(1) Voir en particulier H.-L. Miéville, *Brèves réflexions sur l'amour, sur la vie, et sur la mort.* Extrait de *Suisse Contemporaine*, juillet 1944, Lausanne.

de la religion que nous devons abandonner l'illusion de voir notre personne, finie et limitée, continuer à exister, d'une existence illimitée et infinie.

D'ailleurs, comment pourrait-on, remarque M. Miéville, penser clairement cette survivance personnelle ? Les croyants reculent devant ce qui est pourtant leur devoir intellectuel, le devoir de préciser les conséquences de leur audacieuse affirmation. Et qui ne voit ici s'accumuler les problèmes insolubles ? Comment se figurer, dans l'au-delà, la persistance de la mémoire du sujet, traînant après lui tout son passé ? Comment sortir des deux images opposées d'une éternité qui n'est qu'une durée qui continue (seule notion capable d'être retenue par les formes traditionnelles de l'espérance chrétienne) et d'une éternité qui n'est nullement le temps prolongé, mais qui exprime une totalité spirituelle, qui soutient nos existences séparées et fonde la possibilité de leur communion ? Le philosophe, qui constate la faillite de toute doctrine substantialiste de l'âme séparée, admettra l'extinction de notre conscience individuelle, dont le passage et l'action sur la terre n'en demeurent pas moins insérés et inscrits dans l'être total. La valeur propre de l'individu est affirmée dans toute la mesure où il s'est consacré au service des plus hautes valeurs de l'esprit.

Nous ne songeons à diminuer ni la noblesse, ni la qualité spirituelle de l'attitude du philosophe — stoïcien antique ou immanentiste moderne — qui affirme, lui aussi, l'impérissable valeur de l'esprit, de l'amour, du sacrifice. Mais si nous avons désolidarisé l'espérance chrétienne de l'animisme primitif et de l'égoïsme du vouloir-vivre instinctif, allons-nous sacrifier l'audace de cette espérance à cause des difficultés inhérentes à toute représentation précise d'un au-delà de la mort ? Nous voici devant le problème d'une transcendance réelle, que nous imposerait tout autant que la considération métaphysique de la mort, la réflexion sur les caractères du Dieu vivant. Pour M. Brunschvicg et son école, Dieu est ce par quoi il peut y avoir en nous vérité et amour ; si nos êtres particuliers émergent de cette unité de l'être total et reconnaissent en lui le fondement de leur possibilité, nous pouvons parler d'un amour divin qui nous porte, nous inspire, et nous invite à l'amour, sans voir pour cela dans cet amour suprême l'acte intentionnel et défini d'une personne décidant d'offrir le privilège d'une existence indéfiniment prolongée à une classe privilégiée d'humains.

Mais sommes-nous vraiment captifs d'une alternative qui nous oblige à choisir entre le Dieu, personnification des normes de la raison et des valeurs suprêmes de l'esprit, et le Dieu qui a prédestiné un nombre limité d'élus ? A notre sens, en posant de par une nécessité religieuse — fondée sur le contact avec le mystère d'une présence — la transcendance de Dieu, nous nous refusons à traduire spatialement cette transcendance, c'est-à-dire à localiser Dieu. Nous nous refusons aussi à admettre que nos concepts rationnels suffisent à définir les caractères et la nature de Dieu. Mais nous pouvons affirmer la vérité des symboles personnels qui mettent en évidence le caractère vivant et actif d'un Dieu qui a défini à notre adresse et à celle de l'humanité un plan, une intention. Nous ne parlons de la réalité de Dieu qu'en partant du contact que nous prétendons avoir avec lui, de l'expérience d'une action divine immanente qui s'affirme dans l'histoire et dans la conscience. Mais les caractères de cette présence ainsi révélée nous obligent et à statuer la transcendance de Dieu, et à consentir, au nom même de la vie religieuse, à dire quelque chose du caractère de ce Dieu.

La vie intérieure du chrétien ne se développe pas sans proposer sur l'accomplissement futur de cette vie certaines pensées, dont la signification spirituelle nécessaire ne saurait être retenue que par des affirmations positives.

Affirmations symboliques sans doute ; l'au-delà de la mort nous demeure un mystère. Pour la conscience ce mystère est non pas dissipé, mais bien éclairé par une révélation qui lui vient d'un au-delà de la raison.

L'esprit peut être troublé par les difficultés que présente toute doctrine sur les rapports de l'éternité et du temps ; mais l'effort même pour faire saisir une réalité dont aucune représentation ne peut donner une image adéquate commande à l'âme religieuse la prudence, et non l'abstention. Là où la conscience intime du croyant réclame une affirmation, l'affirmation sera donnée. Le seul privilège de l'esprit informé et critique sera d'être parfaitement conscient de la distance entre le réel que pressent et veut exprimer la foi, et le langage tout approximatif auquel il est bien forcé de recourir pour l'évoquer.

La foi chrétienne implique l'appel à la transcendance ; cet appel lui-même nous donne le droit de trouver en Dieu l'objet suprême de notre pensée et de notre amour, alors même que nous touchons ici

une réalité que, plus qu'aucune autre, les concepts de l'entendement sont impuissants à circonscrire rigoureusement.

La diversité de nos représentations de l'au-delà ne les frappe pas d'un verdict de vanité et d'erreur. Nous avons simplement à distinguer dans la série de questions posées par notre curiosité naturelle celles en qui s'exprime, à travers cette curiosité et au delà d'elle, quelque réclamation impérieuse de notre vie profonde.

*
* *

Comment insister sur la tonalité morale de l'enseignement de Jésus sans nous arrêter à sa prédication du jugement ?

Les images évangéliques : le jugement dernier, Lazare dans le sein d'Abraham et le mauvais riche dans la géhenne de feu sont empruntées par Jésus aux traditions de son milieu religieux, tout comme celles qui illustrent ses prophéties sur les catastrophes des derniers jours, prophéties dont nul ne peut préciser si elles remontent à Jésus lui-même. Nous nous gardons d'attribuer à ces images la portée d'une révélation divine. Allons-nous pour cela abandonner l'affirmation à laquelle elles veulent servir de véhicules, n'y voir qu'une pensée familière à bien d'autres religions (Egypte, Perse, etc.) et sans lien réel avec la piété originale de Jésus ?

Non. La solennelle perspective d'un jugement divin sur nos vies, au lendemain de la mort, fait partie de l'Evangile, dès que nous entendons en garder une vue cohérente et complète. Par ses appels Jésus veut susciter en ses auditeurs le sentiment de leur responsabilité, liée à leur liberté. Dieu juge sa créature comme le maître qui demande compte aux serviteurs des talents qu'il leur a confiés, et de l'emploi qu'ils en ont fait. Ce jugement à venir, postulé par la conscience, s'appuie sur l'expérience que nous avons d'un jugement actuel, jugement incomplet et partiel, réel cependant. Une loi divine veut que l'homme récolte ce qu'il a semé. Les conséquences visibles ou invisibles de nos actes témoignent de cette loi. Jugement de Dieu à travers l'histoire d'une collectivité, celui que souligne avant tout la piété de l'Ancien Testament ; mais aussi à travers l'histoire d'une destinée individuelle. Sous son aspect le plus intérieur, ce jugement se traduit, dans le sens de la lumière, par la « bénédiction » du croyant, joyeux jusque dans l'épreuve, vainqueur même à travers l'apparente défaite. Il se traduit, dans le sens de l'ombre, par la malédiction du

remords, de la solitude intime, ou du vide de l'âme, consécutif à sa séparation d'avec Dieu.

Ce jugement demeure incomplet et provisoire aux yeux d'une conscience qui réclame une correspondance définitive entre le caractère de la personne morale et sa destinée. Nous protestons, et nous devons le faire, contre le crime impuni, et contre l'infortune de l'innocent, contre les déterminismes naturels qui s'opposent au libre jeu des lois morales et divines, contre les morts prématurées arrêtant l'élan d'une âme en pleine ascension spirituelle. Le désir de justice, qui est le nerf de cette révolte en face de l'aveuglement apparent du sort, ne suffit ni à prouver l'immortalité, ni à nous dicter le postulat de l'existence d'un Dieu, comme l'entendait le rationalisme moral de Kant. Mais si nous avons trouvé Dieu à la faveur d'une expérience intime provoquée par la révélation du Christ, la nature, indifférente à l'égard des valeurs spirituelles, ne peut plus borner à nos yeux l'action de Dieu. Sa justice et son amour disposent, pour y affirmer leur victoire, d'autres mondes que de celui de notre patrie terrestre.

*
* *

Si nous nous posons la question du critère de ce jugement, nous savons comment Jésus dépasse les réponses proposées avant lui. Les indications de Jésus à cet égard sont claires, alors même qu'elles présentent certaines difficultés que nous n'avons pas à voiler.

La réponse la plus facile est assurément celle-là : Dieu jugera l'homme d'après ce qu'il vaut, d'après sa foi et d'après ses actes. Jésus parle d'un salut offert à ceux qui auront exercé la miséricorde à l'égard des malheureux, et à ceux-là qui ignorent que le geste de leur charité s'adressait, à travers le frère infortuné, à la personne même du Sauveur. C'est à un jugement selon les actes que font allusion des paraboles comme celle des talents, qui parle et de la récompense promise au serviteur fidèle, et de la haute équité d'un juge qui tient compte, dans son verdict, des dons divers répartis à chacun. Chacun ne peut-il, en toute justice, être invité à poursuivre au lendemain de la mort son ascension spirituelle à partir du stade atteint ici-bas ? Dieu se bornerait alors à fixer les conditions normales de cette évolution continue, conditions prédéterminées par l'usage que chacun aurait fait de sa vie terrestre. Pensée essentiellement morale, puisqu'elle est conforme à la norme de la justice. Et c'est

bien là l'idée directrice des doctrines orientales ou théosophiques de la réincarnation qui envisagent soit une succession d'existences sur notre terre, soit une histoire qui se poursuit dans d'autres sphères.

Pleinement morale, cette pensée apparaît insuffisamment religieuse à une réflexion nourrie par l'Evangile. Dieu n'intervient ici que très peu, si j'ose dire ; il n'a qu'à garantir le jeu d'une loi générale impersonnelle. Où est ici le rôle du Dieu vivant, de sa grâce généreuse ?

Sachons plutôt mettre en relief dans le message de Jésus celles de ses déclarations par lesquelles il s'élève d'un coup d'aile au-dessus de la mentalité de son époque et de la tradition de son peuple. Une récompense pour le bien accompli — une punition pour l'infraction commise... En parlant ainsi Jésus affirme, avec beaucoup d'autres génies religieux ou prédicateurs de sagesse, sa confiance dans un Dieu qui donne au monde son axe moral. Mais en face des pharisiens empressés à calculer, d'après leurs mérites, le prix de la récompense à venir, Jésus prononce l'étrange parabole des ouvriers loués à différentes heures du jour (Mat. xx). Ici Dieu trouve bon, en vertu de l'inspiration qui ne calcule pas, mais qui donne et se donne, d'assurer le plein salaire à qui ne s'est mis à l'œuvre qu'à la fin de la journée. C'est à un brigand crucifié que Jésus dira : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ». Et Jésus compare la situation de la créature vis-à-vis du Créateur à celle de l'esclave qui, après avoir accompli toute sa tâche, n'a fait que son devoir, et n'a pas à réclamer une récompense quelconque. Jésus abolit ici le schéma de la morale intéressée : faire le bien pour obtenir le ciel ; il condamne la piété qui calcule et escompte la récompense, piété que l'on constate chez ses plus proches apôtres qui se disputent pour savoir lequel obtiendra le premier rang dans le Royaume des cieux. La vie éternelle est un don plus qu'une récompense. Le Dieu de Jésus est le Dieu de la grâce, et non point le président d'un tribunal.

Au delà du passage de la mort, Dieu nous attend ; il tiendra compte de ce que nous avons été, de ce que nous avons voulu, de ce que nous avons aimé. Il y aura dans l'au-delà des différences ; la différenciation est un caractère de la vie. Mais l'action souveraine du Dieu vivant accordera à la personne des conditions nouvelles de développement, des facultés inconnues. Si Dieu juge les âmes d'après leur passé terrestre, il les juge aussi en vue de l'avenir qui les attend. Nous ne méritons pas la vie éternelle. Le seul fruit de notre trop

relative fidélité est de nous mettre dans des conditions favorables pour recevoir de nouvelles grâces dont la valeur est sans commune mesure avec la médiocrité de nos obéissances terrestres.

Conscient de son rôle de Messie, Jésus se présente lui-même comme le juge de l'avenir. La position prise par ceux qui ont été placés en face de l'Evangile définit leur situation spirituelle. A ceux qui n'ont pu que chercher à vivre à la clarté des lumières entrevues par leur conscience, Dieu (saint Paul l'affirme) applique d'autres normes de jugement. Ceux qui n'ont rencontré ici-bas ni le Dieu vivant auquel la Bible rend témoignage, ni la personne du Christ se dressant sur leur chemin, n'auront-ils pas l'occasion de s'ouvrir dans l'au-delà à une vérité qu'ils n'ont pu saisir ici-bas ? Comment repousser cette perspective d'une éducation qui se poursuit ailleurs, en présence de frères empêchés, par des déterminismes sociaux déplorables, de développer une vie dont ils possédaient pourtant en eux le germe, en face d'existences brisées avant qu'elles aient répondu à l'appel de leur vocation, en face de ces coupables eux-mêmes pour la libération desquels Jésus déclare avoir été envoyé ?

Admettons que, respectueux de la liberté de sa créature, Dieu lui ait aussi accordé le droit au suicide moral. Mais, nous séparant ici des réformateurs, nous avons donné congé à la doctrine de l'enfer éternel, inconciliable avec la religion du Dieu d'amour. Nous admettrions plus volontiers l'idée d'une nouvelle éducation divine qui permettrait à l'âme rebelle de retrouver, à travers des épreuves infligées dans une intention pédagogique, le chemin vers Dieu.

L'heure de la mort est-elle vraiment pour tous l'heure fatale et décisive après laquelle il n'est plus aucun repentir possible ? C'est en parlant du cas extrême d'une résistance consciente et résolue à l'Esprit que Jésus a pu dire : « Voilà le péché qui ne sera pardonné ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir » (Mat. XII, 32), laissant entendre qu'il peut y avoir, pour d'autres fautes, grâce et pardon aussi après la mort. Nous n'attachons à cette espérance aucune des idées que le catholicisme a introduites dans son enseignement sur le purgatoire où les âmes peuvent être, grâce à des cérémonies précises, mises au bénéfice de mérites dont l'Eglise est la dépositaire. Non, mais nous admettons les épreuves inspirées par Dieu dans un dessein salutaire. L'apprentissage de la vie de l'Esprit peut se poursuivre aussi au delà du voile.

Nous n'avons pas à proposer une doctrine sur le sort final des impénitents. Il suffit au chrétien de prendre lui-même une position spirituelle qui abolisse en lui la crainte de la mort. Vivre dans la communion du Dieu de Jésus, c'est « passer de la mort à la vie ». « Qui vit et croit en moi, ne mourra jamais » (Jean XI, 26). « Il ne viendra pas en jugement, il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24). Les formules du quatrième Evangile nous ramènent sans cesse au présent : le Ressuscité d'un jour est le vivant éternel introduisant les âmes dans la vie définitive et sous l'influence duquel nous ouvrons nos âmes pour que Dieu y vienne demeurer.

Allons-nous retenir du Nouveau Testament l'idée que ceux-là seuls sont appelés à survivre qui, au bénéfice d'expériences chrétiennes caractérisées et profondes, peuvent déclarer avec saint Paul être morts et ressuscités avec Christ, morts au péché et ressuscités à une vie nouvelle ? Nous admirons certes la vigueur du langage apostolique, la densité de ses formules : Etre nés de nouveau de la naissance d'En-haut, fixer notre regard sur Jésus-Christ, sur Jésus-Christ crucifié ; attacher notre espérance à la certitude de sa victoire sur la mort ; être ensevelis avec lui en recevant un baptême (par immersion) qui représente la mort de l'homme naturel et la création de l'homme nouveau. Mais, si nous voulons pénétrer le sens de ces pensées de l'Eglise naissante, nous n'oublierons pas pour cela l'Evangile primitif, dont la proclamation précède, conditionne et domine toute construction théologique ultérieure. Jésus ouvre le Royaume de Dieu à quiconque fait la volonté de son Père et obéit au grand commandement de l'amour, à quiconque se repent et croit. Il déclare heureux, paradoxalement heureux d'un bonheur surnaturel, prémices de la félicité du ciel, ceux qui sont humbles, purs, miséricordieux, altérés de justice et de perfection.

Les conditions du salut sont tout intérieures et morales. Il n'est point de rite d'entrée dans l'éternité, et ce n'est pas une élite de mystiques qui est seule invitée au festin du Royaume.

Les leçons de la vie, la pratique du ministère nous ont souvent placé en face d'hommes qui, par sincérité ou scrupule, hésitaient à se déclarer chrétiens, à souscrire au catéchisme d'une Eglise ou à employer le sublime langage du mysticisme chrétien de saint Paul et de saint Jean. Et nous avons dû souvent constater chez ces hommes aussi les caractères fondamentaux de la vie spirituelle, au sens évangélique du terme : vie dans la fidélité au devoir, dans le service

de la cause de Dieu, et des valeurs qu'incarne la personne de Jésus : l'amour, le dévouement, le sacrifice. En face de telles existences le jugement trop souvent entendu : « Ce n'est pas un croyant », prolongé souvent par le verdict plus stupéfiant encore : « Il n'est pas sauvé » est, à la lumière de l'Evangile de Jésus, un blasphème.

La présence de l'élément divin et éternel en une âme s'atteste par la qualité de cette âme, par son caractère, par son activité, et non point par une adhésion au rite ou à la doctrine d'une église. L'Esprit souffle où il veut. Il n'existe à nos yeux aucune traduction protestante de la formule : « Hors de l'Eglise, pas de salut ».

Si le chrétien, en face de la mort, trouve dans sa foi les sources sûres et immédiates de son espérance, il se sépare du Sauveur dont il se réclame lorsqu'il prétend interdire l'accès à la vie éternelle à des âmes sincères, droites et vivantes, mais demeurées incapables de parler son langage et d'invoquer l'Esprit sous les mêmes formes que lui.

Là où la vie intérieure a atteint cette profondeur qui permet à Dieu de se manifester en elle, là sont données les conditions de l'espérance éternelle. Jésus affirme que nul témoignage n'atteste Dieu davantage que celui d'un amour sans limites, que celui du don de soi. Par là, Jésus n'a pas rétréci le champ de l'espérance, il l'a au contraire élargi ; l'homme le plus modeste, le plus obscur, le plus humble peut avoir part à la Société de l'amour.

L'esprit de Jésus nous oriente vers un universalisme hypothétique, qui ne voit dans la mort totale de l'âme que le cas extrême : celui de l'âme qui n'est peut-être jamais née à la vie personnelle, ou celui d'une âme qui s'est volontairement anéantie par son asservissement à la matière et à l'instinct. Nous ne rejoignons pas l'affirmation de l'essence éternelle de l'âme-substance, posée indépendamment de sa relation avec Dieu, mais nous repoussons l'idée de ne voir dans le grand miracle de l'amour que la décision d'un souverain dont l'arbitraire volonté réveillerait, un jour, du grand sommeil, quelques prédestinés arrachés à l'éternelle perdition.

*
* *

L'espérance chrétienne veut maintenir entre la vie présente et la vie future une continuité, tout en marquant entre elles une rupture. Il est des doctrines qui n'insistent que sur la continuité :

doctrines de réincarnation, d'évolution progressive qui conçoivent l'existence après la mort très semblable à notre existence terrestre. D'autres doctrines, d'origine philosophique ou mystique, parlent au contraire d'une éternité sans lien avec le temps et renoncent à trouver au sein de cette éternité une place pour un prolongement quelconque de notre vie consciente et personnelle. Notre foi s'élève au-dessus de l'opposition de ces deux tendances de la pensée.

La personne survit. Il le faut pour que ne disparaisse pas la perspective du jugement ; il le faut pour que l'amour de Dieu pour la créature soit saisi dans toute sa signification ; il le faut pour que nous retenions la vision de la maison du Père, de la famille réunie dans l'amour. Il le faut pour que subsiste enfin l'aspect le plus touchant et le plus audacieux de la consolation : l'espérance du revoir. Revoir dont nous ignorons les conditions et la nature, mais dont la perspective s'ouvre à ceux qui ont été unis par des liens authentiquement spirituels. Cette perspective du revoir qui confond et défie notre raison et notre imagination même ne s'accorde-t-elle pas pourtant avec ce pressentiment de possibilités infinies qu'alimente en nous la méditation du mot : Eternité ?

Une continuité? Oui, et cependant la mort signifie aussi une coupure. Entrer dans l'éternité n'est pas sortir du temps, au sens absolu du terme. Mais c'est connaître un autre rapport avec le temps que celui que rythment nos horloges ou que définissent nos consciences. Nous avons une anticipation de cet affranchissement à l'égard de l'instant qui s'enfuit, dans les heures où nous vivons le plus intensément, le plus profondément. La qualité de ces heures nous les fait découvrir chargées d'une densité exceptionnelle, revêtues d'un sens divin et éternel. Le christianisme affirme une irruption de l'éternité dans le temps, mais aussi une transposition dans l'éternel de valeurs affirmées dans le temps. Ce que nous sommes, ce que nous vivons, aura son accomplissement dans un au-delà (1). Notre conscience élargie pourra revêtir des fonctions qui nous échappent. Cette superconscience nous permettra un autre contact avec le réel que celui qui nous est aujourd'hui possible. La personne pourra recevoir un instrument d'expression et d'action infiniment plus parfait que notre corps charnel. Saint Paul l'a affirmé à sa manière lorsque, proclamant la doctrine de la résurrection des corps, il proposait la notion

(1) « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté » (I Jean III, 2).

paradoxale du corps spirituel, instrument de l'esprit tout différent de notre organisme mortel.

Le qualificatif le meilleur que nous puissions trouver pour évoquer la vie future, en qui doit s'affirmer ce qu'il y a de plus essentiel en nous, est : vie transfigurée. Ce terme implique à la fois : continuité et métamorphose. Le pasteur Alexandre Morel en appliquant à l'espérance chrétienne les leçons du papillon (1), si nouveau par rapport à la chenille, à laquelle il demeure cependant associé par une véritable identité individuelle, exprimait sous une forme populaire une vérité profonde. Il faudrait poursuivre l'image en différentes directions, parler d'une transfiguration de l'action et de la pensée, des relations et des affections. Les grandes lois de la justice et de l'amour, de l'échange spirituel et de la communion trouveront leur application dans l'au-delà. Mais les conditions y seront nouvelles et donneront aux mots de notre vocabulaire humain un contenu d'une richesse inépuisable. Aucune figure, aucun symbole ne parviennent à décrire cette richesse qu'ils ne peuvent que suggérer, avec la liberté de la création poétique, comme le tente l'hymne à la lumière incréée et radieuse, entonné déjà par le quatrième Evangile et développé dans les strophes sublimes de Dante.

* * *

Le chrétien devant la mort. Certitudes et problèmes. Peut-être eût-il été plus sage de dire : les problèmes — et nous n'en avons caché ni le nombre, ni les difficultés — et la conviction. Le mot certitude nous réfère à des vérités qu'aucune intelligence avertie ne peut contester, qu'aucun doute intérieur ne peut assiéger. Le mot conviction se rapporte plutôt à une vérité à laquelle nous souscrivons par une résolution qui nous est inspirée du dedans, et que nous sommes prêt à défendre non seulement contre les raisonnements critiques d'autrui, mais aussi contre les difficultés personnelles que nous aurions parfois à y souscrire.

L'homme moral qui affirme la valeur impérissable du bien et le caractère impératif du devoir, mais plus encore l'homme religieux qui croit en un Dieu qui l'atteint par sa parole et par sa grâce, qui se sait en relations avec lui, veut vivre orienté vers un avenir de lumière

(1) Alex. Morel, *Les enseignements du papillon.* 2e éd., V. Attinger, Neuchâtel, 1924.

et de victoire. Il veut, fort de sa confiance au Père, voir la mort engloutie par la vie. Il veut lutter ici-bas comme un candidat à la vie éternelle, et considérer sa brève carrière terrestre comme le premier chapitre d'un livre qui se continue ailleurs.

Sans cela, l'Evangile est découronné de sa conclusion et privé de sa portée définitive. Nous nous sentons liés à l'affirmation de la tradition chrétienne : « Je crois à la vie éternelle ».

Où réside la vertu de cette espérance ? Dans le détail de ses expressions, dans l'assurance de celui qui prétend connaître tous les sentiers du pays inconnu vers lequel il est appelé ? Ou simplement dans l'intensité de la confiance au Père ? Il peut nous arriver d'envier l'esprit spéculatif ou visionnaire d'un Lavater, d'un Swedenborg, capables de décrire avec un grand luxe d'images ou une minutieuse précision la vie dans la gloire. Depuis le cri du premier martyr Etienne : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu » (Actes VII, 6), bien des âmes ferventes ont connu de semblables illuminations. Nous ne sommes pas insensibles à des témoignages de cet ordre.

Et pourtant que dirons-nous de la prière de Charles Wagner ? « Quand je dormirai du sommeil qu'on nomme la mort, c'est dans ton sein que j'aurai ma couchette. Tes bras me tiendront comme ceux des mères tiennent les enfants endormis. Et tu veilleras. Sur ceux que j'aime et que j'aurai laissés, sur ceux qui me cherchent et ne me trouvent plus, sur les champs que j'ai labourés. Tu veilleras. Ta bonne main réparera mes fautes. Tu feras neiger des flocons tout blancs sur les empreintes de mes pas égarés : tu mettras ta paix sur les jours évanouis, passés dans l'angoisse ; tu purifieras ce qui est impur.

» Et de ce que j'aurai été, moi, pauvre apparence, ignorée de moi-même, et réelle en toi seul, tu feras ce que tu voudras. Ta volonté est mon espérance, mon lendemain, mon au-delà, mon repos et ma sécurité. Car elle est vaste comme les cieux et profonde comme les mers ; les soleils n'en sont qu'un pâle reflet et les plus hautes pensées des hommes n'en sont qu'une lointaine image. En Toi je me confie. A Toi je remets tout. » (1)

Manque-t-il quelque chose à la plénitude de ce religieux espoir ?

(1) Charles WAGNER, *Devant le Témoin invisible*. Paris, Fischbacher, 1933, p. 314.

Sur la croix (suivant la tradition de saint Luc), Jésus a réuni ses ultimes énergies pour prononcer la simple parole de l'abandon total :

« Père, je remets mon esprit entre tes mains. »

Tous les mystères ne sont pas supprimés par cette démarche de confiance absolue, mais la conviction qu'elle traduit suffit pour affronter la mort.

Celui-là seul est pleinement préparé à cet abandon final qui, jour après jour, a nourri en lui la disposition à se remettre sans réserve entre les mains du Père.

Par là, le problème de notre attitude en face de la mort rejoint le problème quotidien de notre attitude en face de la vie.

Aug. LEMAITRE.